Document generated on 05/16/2024 3:32 p.m.

Liberté

Leurs habits trop grands

Richard Millet, *Le renard dans le nom*, Paris, Gallimard, 2003, 128 p.

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 45, Number 3 (261), September 2003

URI: https://id.erudit.org/iderudit/33097ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lamontagne, M.-A. (2003). Review of [Leurs habits trop grands / Richard Millet, *Le renard dans le nom*, Paris, Gallimard, 2003, 128 p.] *Liberté*, *45*(3), 161–165.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Leurs habits trop grands

Marie-Andrée Lamontagne

Richard Millet, ***Le renard dans le nom***, Paris, Gallimard, 2003, 128 p.

Terres rudes du plateau de Mille-vaches, savez-vous seulement ce que vous aurez donné à la littérature ? Richard Millet fait paraître un récit, *Le renard dans le nom*, au titre de prime abord énigmatique. Pourtant, on s'en avisera par la suite, ce titre seul pouvait dire tout. Entre sa dimension animale et ce qui relève (sans doute avec la musique) de l'une des plus hautes réalisations de la nature humaine, la langue, artifice suprême, par conséquent, l'homme est le théâtre d'une lutte aussi vieille que le monde. Pour la dernière fois peut-être, l'affrontement a eu lieu. C'était à Siom, au début des années 60, hier pour les uns ; dans des temps homériques, pour les autres. Ce sont ces derniers qui ont raison.

Comme la mer étale, après avoir englouti *Le Pequod* et la démesure d'Achab, ne laisse plus rien deviner des passions humaines, Siom, le livre refermé, retourne à l'oubli. Des fermes aux âtres noircis mais éteints, l'herbe qui affleure sous le granit, des paysans qui n'existent plus. Le lecteur reconnaît la matière remuée par les grands romans des Piale, des Pythre, du reste ici convoqués comme des ombres furtives.

Car le narrateur a tourné vers d'autres êtres singuliers son tabouret d'enfant qui écoute les histoires des femmes, à cette différence que l'adulte qu'il est devenu sait que le terrible n'est qu'un autre nom du plausible. Qui sont ces êtres ? D'abord, Pierre-Marie Lavolps, maléfique et pur, instrument et bête sacrifiée, par quoi viendra la grande secousse du désir et, avec elle, le sacré et la langue qui empêchent de la confondre avec les emboîtements brefs et âpres qu'elle commande par ailleurs. L'objet de ce désir, la petite Christine Râlé, trésor de province gardé par une fratrie fruste et ombrageuse. Des pères qui ont fait la Résistance et savent, du coup, comme le bien et le mal peuvent eux aussi changer d'habits quand l'histoire l'exige. Une Françoise de Theix, peut-être une figure de la langue française, à la noblesse dérisoire sans la fortune qui en marque le rang, et qu'un mariage avec le taurin Louis Lavolps, dont l'aisance n'est que financière, fait paraître plus frêle encore. Un orphelin qui, un certain soir, joue son va-tout, comme pour secouer une fois pour toutes le manteau de la gémellité dissimulée et tragique qu'on aura jeté sur ses épaules en lui imposant le compagnonnage de Pierre-Marie Lavolps, gémellité qu'annonce celle, perverse et bon enfant, des jumeaux Râlé, frères cadets de la petite Christine, unis jusque dans leurs « travaux amoureux ». Un chœur de filles de Siom, dont il suffirait de peu qu'il ne devienne – comme un salon petit-bourgeois de Corrèze se trouve soudain lambrissé, dans le regard du pauvre, de vrai bois de cèdre du Liban – le chœur des filles de Jérusalem, celles-là mêmes qui s'avancent vers le bien-aimé dans *Le Cantique des Cantiques*. En faisant irruption sur ces terres, le poème biblique oblige les uns et les autres à endosser des habits taillés trop grand, qui les perdront : tel est peut-être le vrai sujet de ce récit, celui d'un malentendu.

C'est donc moins Homère qui vient recouvrir de son ombre les événements ici rapportés par la bouche d'une mère, qui les tient également d'une sœur trop tôt disparue. C'est la Bible, plus exactement l'Ancien Testament, aux récits aussi terribles qu'anciens. Aussi qu'on ne s'y trompe pas : cette histoire ne sera pas archaïque, mais intemporelle. Sa vraisemblance est à ce prix. Car qui voudrait croire à cette justice du talion, à ces décrets de dieux désœuvrés, à ces marchandages monstrueux, dans la France entrée, depuis quinze ans, avec un décalage pour certains, dans ce qu'on appelle déjà les trente glorieuses, France des téléviseurs et des frigos pour tous, des cabinets que l'on n'installera plus au fond du jardin, mais où, pour l'heure, on interroge encore, du côté de Gentioux, en fientant, l'oracle d'une coupure de journal.

Hors du temps, le récit n'en obéit pas moins à un découpage marqué par le passage répété de la nuit à la lumière. La pénombre de fermes au plafond bas contre le salon clair des Lavolps. Le demi-jour de la forêt, en route vers la Creuse, contre la blondeur compromettante d'une chevelure de garçon. L'obscurité du terrier où débusquer la bête contre le soleil éternel d'une langue française dans laquelle, pour des patoisants, la Bible ne peut qu'avoir été écrite depuis l'origine.

Il y a des degrés dans le tragique. On les gravit en tremblant, et c'est bien ce qui est exigé du lecteur à mesure qu'il tourne les pages. Le narrateur, quant à lui, immobile sur son petit tabouret, passif on dirait, recueille le récit dont il se sait l'humble récipient. Chez Richard Millet, les femmes, même écrasées ou souffrant, parlent et ordonnent en souveraines. Ici, c'est la mère qui raconte, et s'il lui arrive de recevoir le témoin des mains de sa sœur, c'est bien parce

que l'écrivain, qui revient sur les lieux et interroge les apparences, c'est cette sœur, au fond, et non celui-là, sur son tabouret. Et puis, cette tante est morte, quelle autre preuve faut-il encore ?

À trois reprises seulement, le narrateur ouvrira la bouche. Des phrases lapidaires et énonciatives, comme s'il s'agissait chaque fois de cerner au plus près, en la nommant, la réalité que les chères pythonisses lui mettent sous les yeux et que, voyant ses limites, elles reformuleront chaque fois posément, le corrigeant, lui rendu si ignorant par son sexe, quand le savoir des femmes est infini.

La langue, oui. Non pas seulement l'instrument qui permet de rendre compte au plus juste de ce qui a eu lieu, là-bas, au tournant des années 60, mais l'objet même à étreindre. Des mots rares ou tombés en désuétude, comme les paysans dans l'intervalle. La lumière des textes sacrés. Une aspiration à plus grand que soi, dont la langue serait le chemin. Une grandeur parfois entrevue, mais sur laquelle vient s'échouer, fatalement, la petitesse humaine. La langue participe de cette impuissance. Elle aussi est laminée par le temps et doit porter le bois mort d'expressions toutes faites, au sens perdu, ou fautives, avec leurs blessures infligées à sa dignité. Elle va s'amenuisant, de moins en moins de mots, de plus en plus les mêmes, et il en va ainsi des êtres, uniformes, que leur condition de bête ne révolte plus guère, parce qu'elle passe désormais inaperçue. Sous les fenêtres, à la baignade, dans les arbres, aux champs, hommes, femmes, enfants : la métaphore animale traverse le récit, mais si elle peut le faire avec autant d'à-propos, c'est bien parce que l'humanité, en eux irréductible, permet encore le contraste. Cependant les temps changent. Les mots comme les hommes perdent leur relief quand tous se tiennent en plein midi.

Il aura donc fallu la lumière suprême du *Cantique des Cantiques* pour que la conscience de ce qu'ils auraient pu être les atteigne une dernière fois, avant de les renvoyer à ce qu'ils furent – à ce que nous sommes, nous qui lisons, englués dans le siècle –, avec pour tout remède à la douleur, le silence. L'étymologie réduite à néant, le renard n'est plus dans le nom. Mais il y a pire : qui se souvient qu'il y a déjà été ?